façons comme n'importe quel homme d'Angleterre, et prendre plaisir au jeu.

Viv. C'est une révolution !

Asp. Et une reforme aussi, mon cher. Parlez des fléaux de Londres. Quelqu'un osera-t-il me dire qu'il existe des harpies pareilles à celles-ci dans la capitale, ou plus d'un imposteur aussi audacieux que mon meilleur ami que voici.

[*Montrant McShane.*

McS. Allons, allons, Mr. Aspen, ne me dites pas d'injures, Je ne prétends pas excuser ce que j'ai fait ; mais je veux dire seulement que mes actes eussent-ils été deux fois plus laids encore, mon but suffirait pour les embellir.

Asp. Mr. McShane, j'ai une proposition à vous faire. Je vous acheterai une commission dans l'Inde, si vous voulez me promettre de vous embarquer le jour même de votre retour à Londres.

McS. C'est un marché ! Il y a longtemps que j'ai envie de quitter l'Angleterre. [*A part.*] Je parierais bien qu'il y a des hommes nerveux dans l'Inde.

Viv. Mais, Aspen, ce sont là des résolutions trop précipitées ; quelques semaines de séjour parmi nous vous remettraient, et...

Asp. Mon cher Bob, si je couche ici cette nuit, ce sera le terme de mon accointance avec la campagne ; pour le moment si je veux rendre un peu de calme à mes nerfs, il faut que je retourne à Londres. O Londres cheri, Londres trop calomnié, je suis désormais un être raisonnable et satisfait. J'ai reçu aujourd'hui une utile leçon : c'est que, comme tous les maux de la vie ne s'apprennent que par expérience, il est de temps à autre nécessaire de changer de séjour afin de corriger nos opinions.

[*Le rideau tombe.*

FIN

XCV.—SCÈNE DU MARCHAND DE VENISE

SHAKESPEARE.

PERSONNAGES:

ANTONIO, marchand de Venise. | SHYLOCK, Juif.
BASSANIO, son ami.

Shy. Trois mille ducats, n'est-ce pas ?

Bass Oui, monsieur, pour trois mois.

Shy. Pour trois mois. Bien !

Bass Pour lesquels, je vous l'ai dit, Antonio s'engagera.

Shy. Antonio s'engagera. Bien !

Bass Pouvez-vous me rendre ce service ? Voulez-vous m'obliger ? Saurai-je votre réponse ?

Shy. Trois mille ducats pour trois mois et Antonio pour caution.

Bass Votre réponse à cela.

Shy. Antonio est bon.

Bass. Avez-vous entendu quelque bruit qui vous en fasse douter ?

Shy. Oh ! non, non, non, non ; ma pensée en disant qu'il est bon est de vous faire entendre qu'il est suffisant ; néanmoins ses ressources sont toutes hypothétiques : il a un navire expédié pour Tripoli, un autre pour les Indes. On m'a dit de plus sur le Rialto qu'il en a un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre ; il a aussi d'autres cargaisons dispersées au-dehors ; mais les navires ne sont que des planches, les marins que des hommes ; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de mer et des voleurs de terre ; je veux parler des pirates ; et puis il y a le péril des vagues, des vents et des rochers. L'homme, malgré tout cela, est suffisant ; trois mille ducats ; je crois que je puis accepter sa caution.

Bass. Oh ! vous le pouvez sans crainte.

Shy. Je m'assurerai que je le puis ; et pour m'en assurer, j'y réfléchirai. Puis-je parler à Antonio ?

Bass. Si cela vous convient, venez dîner avec nous.

Shy. Oui, pour sentir le porc ; pour manger de cette de meure où votre prophète le Nazaréen a fait, par ses conjurations, entrer le diable ! Je vous acheterai, je vous vendrai, je causerai avec vous, je me promenerai avec vous et ainsi de suite, mais je ne mangerai pas avec vous, je ne boirai pas avec vous et ne prierai pas avec vous.—Quelles nouvelles sur le Rialto ?—Qui vient là ? [*Entre Antonio*

Bass. C'est le seigneur Antonio.

Shy. Quel air de publicain obséquieux ! Je le hais parce qu'il est chrétien ; mais plus encore parce que, dans sa niaise simplicité, il prête de l'argent gratis et fait ici, à Venise, baisser pour nous le taux de l'intérêt. Si je puis une fois lui mettre la griffe dessus, j'engraisserai bel et bien la vieille haine que je lui porte. Il hait notre sainte nation ; et là même où se réunissent le plus nos marchands, il se raille de moi, de mes marchés, de mes bénéfices si bien gagnés qu'il appelle intérêts ; que ma tribu soit maudite, si je lui pardonne.

Bass. Shylock, entendez-vous.

Shy. Je récapitule mes ressources actuelles ; et autant que je puis les calculer de mémoire, il me serait impossible de réunir sur-le-champ la somme ronde de trois mille ducats. Qu'importe ! Tubal, riche hébreu de ma tribu, m'aidera. Mais doucement : combien de mois désirez-vous ? [*A Antonio.*] Salut et bonjour, bon seigneur ; vous êtes l'homme dont nous venons justement de parler.

Ant. Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte, attendu que je ne prends ni ne donne avec excès, cependant pour faire face aux préssantes nécessités de mon ami, je ferai exception à ma règle. [*A Bassanio.*] Sait-il déjà la somme qu'il vous faut ?

Shy. Oui ! oui ! Trois mille ducats.

Ant. Et pour trois mois.

Shy. Trois mille ducats ; c'est une somme bien ronde. Trois mois sur douze ; laissez-moi calculer le taux.

Ant. Eh ! bien, Shylock, serons-nous vos obligés ?

Shy. Seigneur Antonio, bien souvent, bien des fois sur le Rialto vous m'avez censuré à propos de mon argent et du taux que j'en demande ; cependant je l'ai supporté patiemment en me contentant de hausser les épaules, car la résignation est le caractère de toute notre tribu. Vous m'appelez mécréant, chien de coupe-jarret, et vous crachez sur mon gaban juif, et tout cela parce que je fais valoir ce qui m'appartient. Or voilà que maintenant, à ce qu'il paraît, vous avez besoin de mon aide : fort bien ! Vous venez à moi, et vous me dites : " Shylock, nous voudrions de l'argent ; " voilà ce que vous dites, vous qui avez craché sur ma barbe et m'avez repoussé brutalement, absolument comme vous chassez à coups de pied loin de votre seuil un chien étranger. Vous cherchez de l'argent. Que vous dirai-je ? Ne devrais-je pas vous répondre : " Est-ce qu'un chien a de l'argent ? Est-il possible qu'un méchant chien puisse prêter trois mille ducats ? Ou bien dois-je saluer bien bas, et du ton d'un esclave, en retenant mon souffle, et murmurant d'humbles paroles, vous dire : " Beau sire, vous avez craché sur moi mercredi dernier ; vous m'avez repoussé du pied tel jour ; une autre fois vous m'avez appelé chien ; et pour toutes ces politesses je vous prêterai l'argent que vous désirez."

Ant. Je suis encore disposé à te donner les mêmes noms, à cracher encore sur toi, aussi bien qu'à te chasser du pied. Si tu veux prêter cet argent, prête-le non comme à tes amis (quand l'amitié en effet a-t-elle dû sa naissance au vil métal d'un ami ?) mais prête-le plutôt à ton ennemi ; s'il ne tient pas ses engagements, tu peux de bien meilleure grâce exiger la pénalité qu'il mérite.

Shy. Voyez comme vous vous emportez ! Je voudrais devenir ami avec vous, obtenir votre affection, oublier toutes les avanies dont vous m'avez flétri, subvenir à vos besoins présents, et ne prendre aucun intérêt pour mon argent ; et vous ne m'écoutez pas. C'est là une offre obligeante cependant.

Ant. Ce serait de l'obligeance vraiment.

Shy. Cette obligeance je la montrerai. Venez avec moi chez le notaire ; signez-moi là simplement votre billet ; puis, par manière de plaisanterie, si vous ne remboursez pas au jour dit, au lieu indiqué, la somme ou les sommes, stipulées dans le billet, que la forfaiture soit fixée a une livre pésant de votre belle chair, à couper et à enlever dans telle partie de votre corps qui me plaira.

Ant. Cela me va, sur mon âme. Je mettrai mon sceau sur pareil engagement, et je dirai : ce juif est un homme des plus obligeants !

Bass. Vous ne signerez pas pour moi un pareil engagement ; j'aime bien mieux rester dans l'embarras.

Ant. Oh ! ne craignez rien, ami ; je n'encourrai point la forfaiture. D'ici à deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance du billet, j'attends le retour de dix fois le montant de la somme.

Shy. Oh ! père Abraham, vois ces chrétiens ! Leurs cruelles façons d'agir leur enseignent à soupçonner les pensées des autres ! Dites moi cela, je vous le demande ; s'il venait à n'être pas en mesure au jour dit, que gagnerais-je à exiger le prix de la forfaiture ? Une livre de la chair d'un homme, prise sur le corps d'un homme, n'est pas aussi précieuse, ni aussi profitable non plus, que la chair des moutons, des bœufs et des chevreaux. Je le répète, pour me concilier sa faveur, je fais cette offre amicale : s'il l'accepte, c'est bien ; sinon, adieu ; et je vous en prie, ne me faites pas un crime de ma bienveillance.

Ant. Oui, Shylock, je mettrai ma signature à cet engagement.

Shy. Eh ! bien, venez sur-le-champ chez le notaire ; donnez lui vos instructions pour ce plaisant billet ; et j'irai sur-le-champ embourser les ducats, voir à ma maison que j'ai laissée sous la garde peu sûre d'un drôle fort dépensier ; puis je suis à vous sans délai.

Ant. Hâte-toi, aimable Juif.—Cet hébreu deviendra chrétien ; il prend de la bonté.

Bass. Je n'aime pas les bonnes conditions avec l'arrière pensée d'un coquin.

Ant. Venez ; il n'y a pas en ceci le moindre danger ; mes navires seront au port un mois avant l'échéance. [*Ils sortent*

XCVI.—HYMNE À LA NATIVITÉ.

Repos de la nature à la naissance du Seigneur.

Point de guerre ; nul bruit de bataille ne s'entendait sur la face du monde ; la lance et le bouclier pendaient inactifs aux parois des murailles ; le chariot bardé de fer ne se teignait point du sang ennemi ; la trompette ne parlait point à la foule armée, et les rois se tenaient les yeux baissés, comme s'ils eussent compris que leur souverain seigneur était tout près. Mais paisible était la nuit où le prince de lumière commença son règne de paix sur la terre ; les vents que le respect faisait taire caressaient doucement la surface des eaux, murmurant de nouvelles joies à l'océan apaisé qui avait entièrement oublié ses fureurs, tandis que les oiseaux du calme couvaient sur la vague charmée. Milton.

XCVII.—VÉRITÉ DES ÉCRITURES.

D'où, si ce n'est du ciel, des hommes sans art, nés dans différents siècles et dans différents lieux, pouvaient-ils tirer de si concordantes vérités ? ou comment ou pourquoi conspireraient-ils tous à nous tromper par un mensonge ? eux dont les travaux étaient volontaires, dont les conseils étaient reçus avec ingratitude, qui n'ont eu d'autres bénéfices que les privations, d'autre récompense que le martyr ! Dryden.

XCVIII.—LA PRIÈRE UNIVERSELLE.

Père de tous, que dans tous les siècles et dans tous les climats adorent le saint, le sauvage et le sage,—Jehovah, Jupiter ou Seigneur !

Toi, Grande Cause Première, si peu comprise, qui as borné mon intelligence à comprendre, que tu es bon, et que je suis aveugle ;

Qui m'as cependant, au milieu de ces ténèbres, donné de distinguer le bien du mal ; et qui, tout en enchaînant la nature dans les liens de la destinée, as laissé libre la volonté humaine ;

Enseigne-moi à obéir à la voix de ma conscience, à cherir ce qu'elle m'ordonne plus que le ciel même, et à craindre plus que l'enfer tout ce qu'elle me défend.

Ne me laisse pas perdre les bienfaits que répand ta munificence, car Dieu est payé quand l'homme reçoit : jouir, c'est obéir.

Et ne me laisse pas croire que ta bonté se limite à l'étroite enceinte de cette terre, ni que tu es le seigneur de l'homme seul, quand des milliers de mondes roulent autour de nous.

Ne laisse pas non plus cette main faible et aveugle prétendre à lancer ta foudre ni à distribuer la damnation sur la terre à ceux que je crois tes ennemis.

Si je suis dans le droit chemin, fais-moi la grâce de m'y maintenir ; si je me suis trompé, oh ! daigne instruire mon cœur à trouver la bonne voie !

Délivre-moi également d'un fol orgueil ou d'un mécontentement impie, à propos de ce que ta sagesse nous a refusé ou de ce que ta bonté nous a accordé.

Apprends-moi à sentir les maux d'autrui, à cacher les fautes que je vois, et daigne m'accorder le pardon que j'accorde aux autres.

Tout chétif que je suis, soutenu par ton souffle, je conserve encore quelque force ; oh ! sois aujourd'hui mon guide, quelque part que j'aille, soit pour vivre, soit pour mourir.

Que le pain et la paix soient aujourd'hui mon partage : tout le reste sous le soleil tu sais s'il vaut mieux l'accorder ou non, et que ta volonté soit faite.

A toi, dont l'espace est le temple, qui as pour autels la terre, la mer, les cieux, que tous les êtres chantent un seul chœur, et que vers toi s'élève l'encens de toute la nature !

Pope.

XCIX.—UNE DAME DU TEMPS JADIS.

C'EST une série de phrases apprises par routine ; une passion pour un uniforme écarlate ; au théâtre, elle rira ou pleurera sans pouvoir dire pourquoi ; elle ne saura pas retenir sa langue une minute, bien que son bavardage soit tout à fait vide de sens ; elle restera des heures entières assise auprès d'un fat et prendra pour de l'esprit toutes ses niaiseries ; son savoir va jusqu'à lire une chanson, mais elle en estropie tous les mots ; elle a en réserve des réparties dont elle s'est déjà servie mille fois ; elle peut en toute occasion vous fournir un assortiment de compliments tout faits ; elle a une telle horreur pour la robe d'un curé que cette vue seule suffirait pour la faire tomber en syncope ; merveilleusement douée pour la conversation, elle appelle la rudesse de l'esprit, et, prenant les grossièretés pour de la raillerie, elle vous dira tout haut vos plus gros défauts, et ne se fera nullement scrupule de signaler votre jambe tordue ou votre nez de travers ; elle peut à son dejeûner vous redire toutes les médisances de la veille, et gagne chaque jour en habilité à tricher et à chicaner au jeu.

Fine connaisseuse pour choisir la dentelle, elle vous dira à un liard près le prix le plus bas ; elle peut dans une réunion de femmes discuter quelle est la doublure qui convient le mieux à la soie, quelle couleur s'assortit le mieux aux différents teints, et où il faut avec art placer une mouche.

Si par hasard une souris se montre à ses yeux, elle sait parfaitement jouer la frayeur ; et si l'animal s'approche d'elle, elle pousse des cris si doux que tous les cœurs sont ravis de l'entendre. Elle peut adroitement faire enrager son époux, en ayant des attaques de nerfs toutes les fois que cela lui plaît ; une fréquente pratique lui a appris le moyen d'être malade à propos ; elle croit que rien ne saurait donner un air plus séduisant, puisque cela fait naître tout à la fois l'amour et la pitié. S'il arrive à Molly de commettre quelque négligence, d'oublier seulement de chauffer sa coiffure de dentelles, elle attrape un rhume aussi sûr que la mort ; elle prétend qu'elle peut à peine respirer, et s'étonne comment une femme modeste peut être aussi robuste qu'un homme.

En politique, elle se lance avec fureur dans un parti : whig mordante ou tory amère, ses arguments vont directement contre le côté qu'elle voudrait défendre ; elle démontre qu'elle est pleinement tory par les principes que soutiennent les whigs ; et pour défendre la cause whig, elle emprunte ses raisonnements aux tories.

Oh ! oui, si un homme peut trouver plus de vertus dans l'esprit d'une femme, qu'on les envoie à Mrs. Harding ; elle paiera les frais jusqu'au dernier sou ; faites y attention, elle a de moi commission pour les ajouter dans la prochaine édition ; elles se vendront mieux qu'un article supérieur. Ainsi, courage, mes enfants, et que Dieu protège le Roi ! SWIFT.

C.—LES FRELONS DE LA SOCIÉTÉ.

CES mouches dorées qui, se chauffant au soleil de la cour, s'engraissent de sa corruption, que sont-elles ? Les frelons de la société ! Ces frelons vivent sur le travail de l'artisan ; pour eux le serf affamé force le glèbe rebelle à donner ses moissons auxquelles il n'a point part ; et ce sordide fantôme, plus maigre encore que la misère décharnée, qui consume une vie sans soleil au fond d'une mine insalubre, traîne dans le labeur une longue mort pour assouvir leur grandeur. La masse s'épuise de fatigues pour que quelques-uns puissent connaître les soucis et les maux de l'oisiveté.

D'où, crois-tu, que naissent les rois et les parasités. D'où vient cette lignée contre nature de frelons qui amoncèlent le travail et une pauvreté sans remède sur ceux qui bâtissent leurs palais et leur donnent leur pain quotidien ? Du vice, du vice noir et odieux, de la rapine, de la folie, de la perfidie, de l'injustice ; de tout ce qui engendre la misère et transforme la terre en un désert plein de ronces ; de la convoitise, de la vengeance et du meurtre.

Mais quand la voix de la raison, puissante comme la voix de la nature, aura réveillé les nations ; quand le genre humain reconnaîtra que le vice est discorde, guerre et misère, tandis que la vertu est paix, bonheur, harmonie ; quand l'homme plus mûr dédaignera les jouets de son enfance, la splendeur de la royauté perdra la puissance d'éblouir, son autorité s'évanouira en silence, le trône somptueux cessera d'attirer les regards dans les palais qui tomberont rapidement en ruine ; alors la profession du mensonge deviendra aussi haïssable et aussi ingrate que l'est aujourd'hui celle de la vérité.

SHELLEY

CI.—LA FILLE DE L'AUBERGE.

Qui est-elle, la pauvre folle, dont les yeux hagards semblent révéler un cœur accablé ? Elle ne pleure pas ; cependant elle soupire souvent et profondément ; jamais elle ne se plaint, mais son silence indique le calme d'un malheur sans remède.

La folle ne cherche ni aide ni pitié ; elle ne s'inquiète ni du froid ni de la faim ; à travers ses haillons le vent de l'hiver souffle froid sur son pauvre sein flétri, à moitié nu, et sa joue a la pâleur mortelle du désespoir.

Le jour n'est pas loin pourtant où Marie, la pauvre folle, était heureuse et gaie ; le voyageur qui passait par ce chemin ne se souvient pas d'avoir jamais rencontré fille aussi jolie aussi accorte que Marie, la servante de l'auberge.

Son bienveillant accueil enchantait les hôtes, lorsqu'elle saluait leur arrivée d'un sourire ; son cœur était étranger aux terreurs puériles, et Marie eût passé la nuit près de l'abbaye à l'heure où le vent sifflait dans les sombres galeries.

Elle aimait, et le jeune Richard avait fixé le jour de leur union, et elle espérait être heureuse pour la vie ; mais Richard était un paresseux et un vaurien ; et ceux qui la connaissaient plaignaient la pauvre Marie, et disaient qu'il n'était pas digne d'une aussi bonne femme.

On était en automne ; la nuit régnait orageuse et sombre ; fenêtres et portes étaient bien closes ; deux hôtes étaient assis auprès du foyer qu'éclairait une flamme pétillante, et, fumant en silence, ils écoutaient, avec une paisible satisfaction, les mugissements du vent.

" Il est agréable," dit l'un d'eux, " assis auprès d'un bon foyer, d'entendre le vent siffler au dehors."—" Belle nuit pour l'abbaye," répliqua son compagnon. " Pour le coup je crois qu'il serait bien éprouvé le courage d'un homme qui à cette heure parcourrait les ruines. " Moi-même, je tremblerais comme un écolier d'entendre les feuilles du lierre s'agiter au-dessus de ma tête, et je m'imaginerais, à demi convaincu par la peur, voir paraître le blanc fantôme de quelque méchant abbé d'autrefois ; car ce vent est capable de réveiller les morts."

" Je parie un dîner," s'écria l'autre aussitôt, " que Marie se hasarderait à cette heure vers le couvent."—" Eh ! bien, parie et perds," reprit le premier avec un ris moqueur ; " je suis sûr qu'elle s'imaginerait voir un revenant à ses côtés et qu'elle se trouverait mal si elle apercevait une vache blanche."

" Crois-tu donc que Marie permette qu'on doute ainsi de son courage ? " s'écria son compagnon avec un sourire ; " je gagnerai, car je sais qu'elle s'aventurera par-là dans ce moment même, et qu'elle voudra gagner un chapeau neuf en rapportant un rameau de l'aune qui pousse dans la galerie."

Marie, inaccessible à la crainte, consentit en riant, et se dirigea aussitôt vers l'abbaye ; la nuit était sombre, et le vent soufflait avec violence ; et comme il balayait le ciel en mugissant profondément, elle frissonnait de froid tout en marchant.

Le long du sentier bien connu la jeune fille s'avançait vers le lieu où l'abbaye s'élevait obscure aux regards ; elle entra par le portail ; elle ne se sentit point effrayée, et cependant les ruines étaient solitaires et sauvages, et leur ombre semblait épaissir encore les ténèbres de la nuit.

Tout à l'entour était silence, excepté quand la rafale mugissait tristement autour du vieil édifice ; sur les débris moussus elle passa sans crainte, et pénétra enfin dans l'intérieur des ruines à l'endroit où l'aune s'élève dans la galerie.

Elle était contente d'être arrivée ; elle s'approcha vivement de l'arbre, et cueillit à la hâte un rameau, quand son oreille crut saisir le son d'une voix ; elle s'arrêta, et elle écouta avec anxiété, et son cœur alors battit avec violence !

Le vent soufflait ; le lierre bruyant s'agitait au-dessus de sa tête ; elle écoutait, mais elle n'entendit rien. Le vent cessa, et elle sentit son cœur défaillir de crainte, car elle entendit dans les ruines distinctement le bruit de pas qui s'avançaient vers elle.

Derrière un gros pilier, oppressée par la terreur, elle se glissa pour se cacher ; en cet instant la lune se montra brillante au-dessus d'un nuage sombre, et elle vit apparaître dans la clarté deux brigands, et entre eux un cadavre qu'ils portaient !

Alors Marie put sentir le sang se glacer dans son cœur ! une nouvelle rafale s'éleva, et fit voler le chapeau de l'un des deux hommes, et ce chapeau vint rouler jusqu'aux pieds de la pauvre Marie ! Elle tomba, et elle s'attendait à mourir !

" Maudit chapeau ! " s'écria l'homme. " Viens toujours, et faisons d'abord disparaître le corps mort," répliqua son camarade. Elle les vit passer près d'elle sans qu'ils l'aperçussent. Elle saisit le chapeau ; la terreur lui tint lieu de courage, et elle fuit rapidement à travers l'abbaye.

Elle court avec une vitesse furieuse, et se précipite par la porte de l'auberge ; elle jette autour d'elle des regards effarés ; alors ses jambes ne peuvent plus supporter leur fardeau ·

épuisée et sans souffle, elle s'affaisse sur le plancher, incapable de faire entendre un son.

Avant que ses lèvres pâles aient pu commencer l'histoire le chapeau frappe sa vue ; ses yeux s'écartent convulsivement de cet objet, et son cœur frémit d'épouvante et d'horreur, car elle a vu le nom de son Richard !

Près de la vieille abbaye, sur la place qui l'avoisine, on voit aujourd'hui le gibet de Richard ; non loin de l'auberge il appelle le regard ; le voyageur l'aperçoit, et pense, avec un soupir, à la pauvre Marie, la fille de l'auberge. SOUTHEY.

CII.—LE VOYAGEUR ASSASSINÉ.

QUAND le printemps ramena les fleurs et la joie aux bois et aux plaines d'alentour, on trouva les os du voyageur assassiné tout au fond d'un étroit vallon.

L'odoriférant bouleau suspendait au-dessus de lui dans le ciel ses touffes argentées, et mille fleurs printannières poussaient et se balançaient insouciantes tout auprès.

Le rouge-gorge gazouillait, tout en construisant son nid dans les branchages, et la perdrix conduisait sans crainte ses petits près de la place fatale.

Mais bien loin on pleurait le voyageur ; de beaux yeux au milieu des anxiétés d'une longue attente s'attristaient et se remplissaient de larmes à sa pensée.

Ils ne se doutaient guères, ceux qui l'aimaient ainsi, de la mort cruelle qui l'avait frappé, tandis qu'il appelait en vain sur la neige déserte, sans armes et sans secours ;

Ni comment, lorsque l'aurore boréale rougissait autour du pôle glacé, le loup de la montagne et le chat sauvage étaient accourus pour se repaître de la chair du cadavre ;

Ni comment, lorsque des étrangers trouvèrent ses os, ils lui firent à la hâte un cercueil et marquèrent sa tombe d'une pierre sans nom que n'arrosa point une larme.

Mais longtemps on attendit, on craignit, on pleura dans sa demeure lointaine ; et l'on rêvait, et pendant un sommeil trompeur, on tressaillait de joie en le voyant revenir.

On attendit longtemps ainsi, mais jamais on ne vit son retour ; jamais on ne sut non plus la mort cruelle qu'il avait rencontrée là-bas au fond de l'étroit vallon.

W. C. BRYANT

CIII.—LE DONJON.

ET voilà ce que nos pères ont fait pour l'homme : Tel est le moyen qu'emploient notre amour et notre sagesse contre tout pauvre frère qui pêche contre nous, fort innocent peut-être ; et même s'il est coupable, est-ce là le seul remède ? Dieu de miséricorde ! Toutes les issues naturelles fermées par l'ignorance et la pauvreté desséchante, il sent ses forces morales retomber sur son cœur, croupir et se corrompre jusqu'à ce que, changées en poison, elles se montrent au-dehors comme une lèpre immonde ! Alors nous appelons nos gras charlatans, et c'est là leur meilleur remède : solitude désolée, impitoyable, gémissements et pleurs ; et lorsque vient l'heure où resonnent les clefs et les verrous, des figures sauvages entrevues à travers les vapeurs humides du donjon dans le triste crépuscule d'une lampe fumeuse ! C'est ainsi qu'il languit enfermé dans le mal jusqu'au jour où son âme perd son essence, dégradée sans espoir par le spectacle d'une éternelle dégradation !

O nature ! c'est par d'autres remèdes que tu guéris ton enfant égaré et malade ; tu verses sur lui tes douces influences, tes rayons de soleil, tes belles formes et tes douceurs rafraîchissantes ; les mélodies de tes bois, de tes vents, de tes eaux, jusqu'à ce qu'il se laisse toucher et ne puisse plus supporter de se sentir une chose discordante et désassortie dans l'harmonie de ce concert universel ; alors, fondant en larmes, il revient sur ses pas, et son cœur ulcéré se guérit et s'apaise par la bienfaisante influence de l'amour et de la beauté.

COLERIDGE.

CIV.—UN NAUFRAGE.

LES autres embarcations, la chaloupe et la pinasse, avaient été brisées dès le commencement de la tempête ; et la position de la barque n'était pas des plus belles, attendu qu'il n'y avait pour voile que deux couvertures, et pour mât une rame que, par bonheur, un jeune garçon avait jeté par-dessus la lisse du navire ; et c'est à peine si deux bâteaux auraient pu sauver tous ceux qui se trouvaient à bord, encore moins les provisions nécessaires.

Le crépuscule régnait, car le jour sans soleil descendait sur l'océan solitaire, comme un voile qui, s'il était levé, ne

ferait que découvrir l'air menaçant d'un ennemi dont la haine ne se masque que pour vous mieux attaquer; ainsi à leurs yeux sans espoir la nuit se montrait, assombrissant horriblement leurs figures blêmes et les effrayantes profondeurs de l'abîme. Douze jours durant, la terreur avait été leur compagne; la mort maintenant était devant eux.

A huit heures et demie, boute-hors, poulaillers, espars, on avait jeté à la mer tout ce qui, d'aventure, pouvait servir à tenir à flot les intrépides matelots; car ils luttaient encore, quoique sans résultat. Il n'y avait d'autre lumière dans le ciel que quelques étoiles. Les bâteaux poussèrent au large, encombrés de monde; le navire donna de la bande, fit une embardée à bâbord, puis plongeant de l'avant, il sombra.

Alors s'élança de la mer vers le ciel l'adieu désespéré; alors le timide poussa des cris de douleur; le brave resta calme; quelques-uns s'élançèrent du bord avec d'horribles hurlements, jaloux d'aller au devant du trépas; et la mer s'entrouvrit comme l'enfer sous le navire qui attirait vers lui, en s'enfonçant, la vague tournoyante, comme un homme qui lutte corps-à-corps avec son ennemi et cherche à l'étrangler avant de mourir.

Ce fut d'abord une clameur universelle, plus formidable que la voix du formidable océan, semblable à l'explosion du tonnerre qui se prolonge d'échos en échos; puis tout se tut, sauf le vent furieux et le choc des vagues impitoyables; mais par intervalle s'élevait, accompagné d'un battemant convulsif sur la vague, une clameur solitaire, la dernière lamentation d'un vigoureux nageur à l'agonie.

Le septième jour parut, et point de vent! Le soleil ardent les dévorait et les brûlait; sur la mer immobiles ils gisaient comme des cadavres; plus d'espérance, excepté dans la brise qui ne venait pas; ils jetaient les uns sur les autres de sauvages regards; tout avait été consommé, l'eau, le vin, les vivres, et l'on pouvait, bien qu'ils ne parlassent point, deviner les terribles convoitises du cannibale dans leurs yeux ardents comme ceux des loups.

L'un d'eux enfin glissa le sinistre vœu à l'oreille de son voisin, qui le souffla à un autre, si bien qu'il fit promptement le tour· alors un murmure plus fort s'éleva, chuchotement sinistre, sauvage, désespéré! Et lorsque chaque patient connut la pensée de son camarade, il trouva que c'était la sienne jusque-là cachée au fond de son cœur; puis il parlèrent de tirer au sort pour la chair et pour le sang, et se demandèrent qui mourrait pour nourrir ses compagnons.

Parmi ce lugubre équipage se trouvaient deux pères, et avec eux leurs deux fils; l'un d'eux était à la vue le plus robuste et le plus vigoureux; il mourut vite; et quand il fut parti, son voisin le plus proche prévint son père, qui jeta sur lui un seul coup d'œil, et dit: "La volonté du ciel soit faite! Je ne puis rien;" et il vit son fils précipité dans l'abîme, sans une larme ou un gémissement.

L'autre père avait un enfant plus faible, physionomie douce, aspect délicat; mais ce jeune homme résista plus longtemps: sa patience et sa douceur semblaient retarder son destin; il parlait peu, mais de temps à autre il souriait comme pour prendre une part du faix qu'il voyait s'alourdir sur le cœur de son père, avec cette pensée mortellement profonde: il faut nous séparer.

Et son père restait penché sans cesse sur lui; il ne quittait jamais son visage des yeux, mais il essuyait l'écume qui montait à ses lèvres pâles, et le contemplait ardemment; puis quand la pluie longtemps désirée tomba enfin, et que les yeux de l'enfant, déjà demi voilés par la mort, se ranimèrent et semblèrent chercher quelque chose pendant un moment, il tordit un haillon pour en faira couler quelques gouttes de pluie dans la bouche de son fils expirant, mais en vain!

L'enfant mourut: le père tint le corps embrassé et le contempla bien longtemps; et lorsqu'enfin la mort ne laissa plus l'ombre d'un doute, quand le fardeau chéri reposa raide et froid sur son cœur, quand le souffle et l'espérance se furent enfuis, son regard le suivit fixement jusqu'au moment où la vague à laquelle on l'avait livré, l'emporta sans pitié. Alors le père s'affaissa sur lui-même, muet et frissonnant; et il ne donna plus d'autres signes de vie que le frémissement de ses membres.

BYRON.

CV.—LE MONDE N'EST QU'ILLUSION.

Ce monde n'est rien qu'une ombre fugitive, créée pour l'illusion de l'homme; les sourires de la joie, les larmes de la douleur, éclat décevant, source décevante: il n'y a rien de vrai que le ciel!

Le rayon qui luit sur l'aile de la gloire est faux comme les teintes mourantes du soir; et les fleurs d'amour, d'espérance et de beauté sont des fleurs recueillies pour la tombe; rien n'est brillant que le ciel!

Pauvres pélerins durant un jour d'orage, nous sommes en traînés de vague en vague ; la lueur de l'imagination et la lumière de la raison ne servent qu'à éclairer notre triste voyage ; il n'y a rien de calme que le ciel ! MOORE.

CVI.—NOUS SOMMES SEPT.

UN simple enfant, cher frère Jim, qui respire légèrement et sent la vie circuler dans tous ses membres, que pourrait-il savoir de la mort ?

Je rencontrai une petite fille du village ; elle avait huit ans, me dit-elle ; ses cheveux tombaient autour de sa tête en boucles abondantes.

Elle avait l'air agreste d'une enfant des forêts ; elle était étrangement vêtue ; ses yeux étaient beaux, très beaux même ; sa gentillesse me ravit.

" Frères et sœurs, petite fille, combien êtes vous ? " " Combien ? sept en tout," dit-elle, en me regardant d'un air étonné.

" Et où sont-ils ? dites-le moi, je vous prie." Elle répondit : " Nous sommes sept ; deux d'entre nous demeurent à Conway, et deux autres sont allés sur mer.

" Deux autres reposent dans le cimetière, ma sœur et mon frère ; et dans la cabane du cimetière, je demeure près d'eux avec ma mère."

" Vous dites que deux demeurent à Conway et que deux autres sont allés sur mer ; cependant vous êtes sept ! Dites-moi, je vous prie, douce enfant, comment cela peut être ? "

Alors la petite fille répliqua : " Nous sommes sept, garçons et filles ; deux d'entre nous reposent dans le cimetière, sous l'arbre du cimetière."

" Vous courez, ma petite fille ; vous êtes pleine de vie ; mais si deux sont couchés dans le cimetière, alors vous n'êtes plus que cinq."

" Leurs tombes sont vertes ; on peut les voir," répliqua la petite fille, " à douze pas au plus de la porte de ma mère, et ils sont côte-à-côte.

" Là souvent je tricote mes bas ; là j'ourle mon mouchoir ; et là sur la terre je m'assieds,—je m'assieds et je chante pour eux.

' Et souvent après le coucher du soleil, monsieur, quand il fait clair et beau, j'y porte ma petite écuelle et j'y mange mon souper.

" La première qui mourut fut la petite Jeanne ; dans son lit elle demeura gémissante jusqu'au jour où Dieu la délivra de ses peines ; et alors elle partit.

" Ainsi elle fut placée dans le cimetière ; et durant tout l'eté, autour de son tombeau, nous jouâmes, mon frère Jean et moi.

" Et quand la terre devint blanche de neige et que je pouvais courir et glisser, mon frère Jean fut forcé de s'en aller, et il repose à son côté."

" Combien êtes-vous alors," lui dis-je, " si ces deux-là sont dans le ciel ? " La petite fille répondit : " O monsieur, nous sommes sept."

" Mais ils sont morts, ces deux-là sont morts ; leurs âmes sont dans le ciel." Mais c'étaient paroles perdues, car la petite fille n'en tenait pas moins à son idée et répétait : " Oh, non, nous sommes sept ! " WORDSWORTH.

CVII.—REQUETE D'ANDRÉ À WASHINGTON.

CE n'est point la crainte de la mort qui courbe mon front ; je ne te demande point ici de prolonger ma vie d'une seule minute ; je puis mourir sans que ma lèvre frémisse, ni que mon cœur s'émeuve ; que cette prière seulement soit entendue avant que je quitte ce monde.

Je puis renoncer au regard de ma mère, au baiser de ma sœur ; je puis songer à l'amour, et subir cependant une mort comme celle-ci ! Je puis renoncer à la renommée que je brûlais de conquérir ; je puis tout abandonner, hors le nom sans tache dont je me fais gloire.

Tu as le pouvoir de me donner ou de me refuser la joie pour l'heure que j'ai à vivre, le calme pour mourir. Par tout ce que les braves ont de sacré, par mon dernier soupir, je demande à mourir de la mort d'un soldat.

N. P. WILLIS.

CVIII.—MARCO BOZZARIS.

(Marco Bozzaris, l'Epaminondas de la Grèce moderne, tomba dans une attaque de nuit contre le camp des Turcs à Laspi, emplacement de l'ancienne Platée, le 20 Aout, 1823, et expira au moment de la victoire. Ses dernières paroles furent: "Mourir pour la liberté est un plaisir et non une peine.")

A minuit, dans sa tente bien gardée, le Turc rêvait à l'heure où la Grèce, agenouillée comme une suppliante, tremblerait en son pouvoir. En songe il portait à travers le camp et la cour les trophées du vainqueur; en songe il entendait le chant du triomphe; puis il portait la bague où se trouvait le cachet de son prince; il occupait le trône du monarque; il était roi! Ses pensées étaient aussi audacieuses et aussi radieuses que l'oiseau de Paradis.

Une heure se passa; le Turc s'éveilla; ce rêve brillant était pour lui le dernier; il s'éveilla pour entendre ses sentinelles crier: "Aux armes! Ils viennent! Les Grecs! les Grecs!" Il s'éveilla pour mourir au milieu de la flamme et de la fumée, des cris, des gémissements, des coups de sabre et des boulets tombant drus et pressés comme des éclairs des nuages de la montagne; et il entendit, d'une voix aussi forte que la trompette, Bozzaris encourager ses soldats: "Frappez jusqu'à ce que le dernier ennemi armé expire; frappez pour vos autels et vos foyers; frappez pour les verts tombeaux de vos ancêtres! Dieu et votre patrie!"

Ils combattirent, comme des braves, longtemps et bien; ils entassèrent sur le sol les cadavres des Musulmans; ils vainquirent; mais Bozzaris tomba, saignant de toutes ses veines. Les camarades qui lui survivaient virent son sourire, lorsque retentit leur cri de victoire et qu'ils furent maîtres du champ du carnage; puis ils virent ses paupières se fermer dans la mort, paisiblement et comme pour le repos de la nuit, comme les fleurs se ferment au coucher du soleil.

Viens dans la chambre nuptiale, ô mort! Viens dans celle de la jeune mère, lorsqu'elle sent pour la première fois le souffle de son premier né! Viens lorsque sont brisés les sceaux bénis qui retiennent la peste et que les cités populeuses gémissent sous les coups du fléau; viens sous la forme funèbre de la consomption, avec la tremblement de terre, avec la tempête de l'océan; viens quand le cœur bat vif et chaud, au milieu des chansons du festin, de la danse et du vin;—alors tu es terrible, ô mort! Les larmes, les gémissements, le glas funèbre, le drap mortuaire, le cercueil et tout ce que nous savons, rêvons ou craignons de l'agonie, tout alors est ton partage.

Mais au héros, quand son épée a remporté la victoire de la liberté, ta voix se fait entendre comme la parole du prophète, et dans ses accents profonds retentissent les actions de grâce des nations à venir. Parmi les héros que la Grèce nourrit à l'époque de sa gloire, Bozzaris, tu reposes! Même sous ce ciel glorieux, il n'est pas de plus glorieuse tombe. Nous racontons ta destinée sans un soupir, car maintenant tu appartiens à la liberté et à la gloire; tu as pris place au sein de cette phalange peu nombreuse de héros dont les noms immortels n'étaient point nés pour mourir! FITZ-GREENE HALLECK.

CIX.—PSAUME DE VIE.

NE me dis pas en vers mélancoliques: "La vie n'est qu'un rêve vide," car l'âme qui sommeille est morte, et les choses ne sont point ce qu'elles paraissent.

La vie est réelle! La vie est sérieuse! et le tombeau n'en est point la fin. "Tu es poussière, et en poussière tu retourneras," n'a point été dit pour l'âme.

Ce n'est ni le plaisir ni le chagrin qui sont notre voie ou notre but; mais il nous faut agir pour que chaque matin nous trouve plus avancé que la veille.

L'art est long, et le temps fuit, et nos cœurs, bien que fermes et braves, battent incessamment, comme des tambours voilés, une marche funèbre vers le tombeau.

Sur le vaste champ de bataille du monde, dans le bivouac de la vie, ne ressemble point au muet troupeau que chasse le pasteur! Sois un héros dans la lutte!

Ne te fie pas à l'avenir, quelque riant qu'il soit! Laisse le passé mort ensevelir ses morts. Agis,—agis dans le présent qui vit, le cœur ici et Dieu là haut!

La vie des grands hommes nous rappelle à tous que nous pouvons rendre notre vie sublime; et, lorsque nous partons, laisser dernière nous des empreintes sur le sable du temps.

Peut-être quelque autre pélerin, voguant sur l'océan solennel de la vie, frère perdu au milieu du naufrage, apercevra ces empreintes et reprendra courage.

Levons-nous donc. Agissons, le cœur prêt à toutes les destinées; accomplissant toujours et poursuivant toujours, sachons travailler et attendre. H. W. LONGFELLOW.